



«Au-delà de l'espoir» Jean Devost, un souffle vital

LA GALERIE D'ARFI, à Saint-Sulpice près de Lausanne, invite une personnalité hors du commun: Jean Devost. *Au-delà de l'espoir*, le titre de cette exposition, nous plonge au cœur de l'activité picturale et sculpturale de cet étonnant artiste canadien qui vient d'aménager un nouvel atelier dans un ancien complexe industriel de Colombier, près de Neuchâtel.

Natif du Québec, fils d'un pêcheur d'une des îles de la Madeleine, il acquit une formation de dessinateur industriel avant de s'engager, durant onze ans, dans des études artistiques approfondies qu'il couronne à la prestigieuse Université Laval. Un tempérament très fort l'impose alors rapidement comme artiste indépendant, mais le Canada ne lui

suffit pas, il est attiré par l'Europe, il émigre d'abord en Belgique, puis en Suisse: il gagne le Jura bernois, puis, dès 2004, le canton de Neuchâtel, où il s'installe à Bevaix - avant de déménager son atelier à Colombier.

Il utilise magistralement différentes techniques, sans en faire étalage. C'est, dit-il, «la technique du coup de fusil». Il ne manque pas d'humour, mais cet humour cache une sensibilité d'écorché vif: il épouse toutes les souffrances, les holocaustes qui se perpétuent, les exils, les emprisonnements, qu'il ressent non pas d'une manière abstraite, mais concrètement dans la chair de chaque malheureux dont il va traduire les derniers souffles.

Voici par exemple *Les Marcheurs de l'exil*, une installation de figures humaines, debout, regardant toutes vers l'horizon, hommes, femmes, on ne sait. On les regarde en face, ils sont impressionnants, mais c'est derrière qu'il faut se placer, dit-il, pour être dedans. Et là, on participe à cette marche insensée. Il me passe une de ses figurines, qu'on croirait de prime abord sculptée en bronze... mais c'est léger, car il a façonné ces

personnages dans la porcelaine, beaucoup n'ont pas résisté à la cuisson. Et, en peintre plutôt qu'en céramiste, il a passé cela au jus d'oxydes. En regardant de près, on sent toute la fragilité de ces personnes nées de la terre, qui ont chacune des traits propres, leur caractère, et qui expriment cet espoir de vivre encore, malgré tout.

Une autre de ces grandes sculptures nous présente une file de personnages qui font la queue, tout simplement, et cela nous évoque bien des souvenirs personnels, pour ne pas parler des déplacements massifs de populations allant Dieu sait où, parfois vers l'extermination.

«N'attendons pas de mourir
pour réagir!»

l'expression outrée et romantique qu'un esthétisme superficiel.

Une force de compassion émane tout autant de ses tableaux, lorsqu'il figure, dans un enchevêtrement de matières aux couleurs sourdes, des groupes humains agonisants, ou bien des amoncellements de souliers. Corps allongés ou suspendus, apparitions sacrificielles et ces bouches ouvertes, passages de l'expiration... Il peut nous en raconter, des histoires émouvantes ou horribles, qu'il ne cesse d'ailleurs de vivre, au jour le jour, car il sait regarder la détresse, il vient au secours au lieu de détourner le regard: «N'attendons pas de mourir pour réagir!» lance-t-il. Ce qu'il faut retenir de cela, c'est le moteur qui l'amène à créer. «Je peins ce qui me dérange, ce qui est insupportable.»

La conversation ne peut alors éviter l'évocation des dessins de Zoran Music:

«Je n'y peux rien, Rouault, Music, on est de la même famille. Ils ont fait des œuvres qui me bouleversent. Et lorsque j'ai fait un tableau qui me frappe, je suis surpris de l'avoir

Mais ce qu'il faut retenir, ici, c'est la dignité du geste de l'artiste, qui sait éviter autant



fait, je suis heureux qu'il existe, sans en retirer la moindre vanité. Il faut exprimer cette sensibilité, qui vient d'un vécu parfois réprimé, oublié, et qui ressort, comme une explosion. Cette femme, par exemple, que je vois un jour nue, sur l'autoroute, je conduis, je réussis à l'éviter, il y a deux hommes à l'intérieur de la voiture d'où elle a jailli, voulant en finir... Longtemps après, je peins ce tableau, à partir de cette scène intense, insensée. Si je peins, donc, c'est que cela me dérange, il n'y a rien d'autre.»

Il y a tout de même autre chose, dans ces «coups de fusil»: c'est la précision de la charge émotionnelle. Devost peint toujours juste, parce qu'il sait puiser en soi. Il commence toujours dans la spontanéité, en fermant les yeux, et dans ce flux, il est en accord avec une réalité profonde. «Si je regarde, cela me dé motive», ajoute-t-il. Il a mis cette faculté au service des aveugles et des malvoyants, à qui il prodigue, depuis quelques années, un enseignement extraordinaire; il sort des dessins et des tableaux figuratifs qui en témoignent, à couper le souffle! Un échange incroyable, dont Devost retire, pour la création de son propre univers, une énergie vitale, touchante de simplicité et de sobriété.

P.H.

* Saint-Sulpice, Galerie d'Arfi, du 3 septembre au 9 octobre 2010, memento page 24